

Fanny Salmeron vit à Paris et écrit dans la revue *Bordel*.
Elle est l'auteur de *Si peu d'endroits confortables*, *Le Travail des nuages* et *On ne joue pas avec les épées*.

Fanny Salmeron

LES ÉTOURNEAUX

R O M A N

Points

La première édition de cet ouvrage
est parue chez Stéphane Million Éditeur en 2013.

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-5566-9
(ISBN 978-2-917702-73-4, 1^{re} publication)

© Points, 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



La place de l'Opéra attendait l'orage. Surplombées d'un ciel menaçant, les statues brillaient, dorées comme des phares. Il y avait des bus qui faisaient du bruit. Des voitures qui faisaient du bruit. Les gens, pas tellement. Les gens, ils regardaient autour d'eux, perdus pour la plupart ou dans l'attente d'un rendez-vous, énervés par le ciel électrique. On pouvait compter ceux qui sortaient de la grande bouche de métro au milieu de la danse des moteurs. Une île. On pouvait voir disparaître ceux qui y entraient. Envie de leur dire « n'entrez pas ». Mais personne n'a ce pouvoir.

Juste avant il y a eu ce silence d'une demi-seconde. Un silence d'un seul coup, toutes les mesures des bus, des voitures, des gens, coordonnées sur ce temps très bref. Un blanc irréel. Et puis. Le bruit de l'explosion s'est mêlé à celui du premier coup de tonnerre. Personne n'a su quoi en penser avant les premiers cris et la fumée.

Au Théâtre des Cigognes, Lodka a pensé « c'est l'orage » et rien d'autre. Elle a terminé son alexandrin avec dans le ventre quelque chose de compliqué.



La gare est surpeuplée, noire, assourdissante. L'alerte attentat est désormais passée au niveau pourpre comme l'annonce une voix de femme désirable dans les haut-parleurs, mais tout le monde se frôle et se bouscule sans vraiment d'affolement. Pas plus que d'ordinaire, en tout cas. Ce sont pour beaucoup des familles, et on pourrait croire qu'ils partent simplement en vacances. Mais la dimension surréaliste de leurs bagages montre qu'ils ont tous décidé de partir pour longtemps. On en voit qui se font refuser l'entrée du train car ils transportent des choses trop volumineuses. On les prie de bien vouloir les déposer ici.

Sur ce tas d'objets qui pourrait s'appeler le Monticule des Souvenirs, on peut voir une lampe halogène, un fauteuil Louis XV griffé de toute part, un matelas, des poussettes vides, des étagères, des vélos, des tableaux mal peints, des cages à oiseaux, des téléviseurs, trois gros chiens. Les pauvres gémissent attachés à une petite barrière, et on suppose que les choses ne se termineront pas bien pour eux. Mais pour qui, de toute façon ? Ferdinand Griffon, le dalmatien, est encore assez petit pour se pelotonner dans les bras d'Ari, il échappe à la peine capitale.

Les gens se poussent et s'amassent dans tous les trains prêts à partir, peu importe leur destination. Une fois à l'intérieur, il est compliqué de trouver une place. Le grand Ari reste dans le couloir. Il s'assoit sur quelques sacs empilés et tapote le chien qui baille en sifflant. Ferdinand Griffon se roule en boule dans un coin, silencieux, il fait profil bas. Il a bien conscience d'être un rescapé.

Ari joue avec une cigarette qu'il n'allume pas.

Lodka et Brune trouvent un compartiment où se poser, une place près de la fenêtre, à côté d'un vieux monsieur très élégant. Il s'est habillé comme pour aller à son propre enterrement. Brune s'affale sur les genoux de Lodka. Le train démarre à peine qu'elles s'endorment l'une et l'autre, leurs corps fondus de chaleur.

« À cause des fortes températures, notre vitesse est limitée à cent cinquante kilomètres heure. »

Ari calcule qu'ils arriveront quand même avant la nuit. Il les réveille quelques heures plus tard juste avant d'arriver dans la grande ville. Aucun des trois ne s'est encombré de lourds bagages. Ils ne sont pas très nombreux à descendre du train à cette station. Ari pose Ferdinand Griffon à terre qui file renifler quelques arbres. Il est tellement heureux qu'on a l'impression qu'il va tomber à la renverse à chaque pas.

« Il va falloir faire du stop maintenant », annonce Ari.

À la nuit tombée, Lodka sur le siège passager ne cesse de monter le son à chaque fois que la radio passe une chanson qu'elle aime. Tout grésille et larsène sur un tube de l'été dernier.

Ari fait la grimace. Le conducteur, lui, est ravi. Il pose des dizaines de questions à propos des attentats, mais Brune avoue qu'ils n'en savent pas grand-chose. Lui a

bien son avis. Il pense que ce sont les fanatiques de la fin du monde, ceux de l'astéroïde Tarpeia.

Brune répond que s'ils croient à la fin du monde, à quoi bon faire exploser des bombes. « C'est plus compliqué que ça », il dit.

Brune s'en doute, mais ne relance pas le débat. Elle regarde les lignes blanches sur la route se dessiner et s'effacer en rythme. Elle se demande ce que fait Navel, à cet instant précis. Elle a envie de lui envoyer un texto mais il n'y a pas de réseau sur cet endroit de la planète. Elle passe sa main sur le ventre du chien. Elle essaie de se souvenir du prénom des victimes qu'on a vues en boucle à la télévision. Elle en a oublié la moitié.

– Ça manque de tournesols, ici.

– Ce n'est pas encore la saison, Brunette.

– Ça devrait être tous les jours la saison des tournesols.

En arrivant devant le hameau minuscule, les phares braqués sur un panneau tordu éclairent son nom : « La Frontière ».

– Voilà, c'est ici, indique Ari. Merci beaucoup.

Tous les trois marchent quelques mètres jusqu'à une petite maison plus haute que large, en pierre et en bois, derrière un petit portail rouillé. La parfaite maison d'un conte de fées après sa date de péremption.

– Il y a un grand terrain derrière, dit Ari en ouvrant la porte, comme pour s'excuser de l'état de l'endroit.

C'est ici que Lodka Place, Brune Farrago, Ari Saint-Thomas et leur chien Ferdinand Griffon vont passer les derniers jours avant la Guerre.

Brune

Je couche avec un garçon de temps en temps pour me sentir normale. Parce qu'il paraît qu'à mon âge, on le fait, et on le fait souvent.

Ça se passe toujours de la même façon. Je le trouve sur le site. Il m'envoie un texto dans la journée pour le soir, et si je suis disponible alors je lui dis « viens ». Mon petit studio est toujours en désordre et je ne fais jamais l'effort de le ranger pour eux.

Je n'aime pas ceux qui sont en avance mais ça arrive. Je bois beaucoup de vin pour me donner une consistance, qu'ils n'aient pas à faire l'amour à un fantôme. Pas trop, en tout cas.

Dans le lit parfois je vois les étoiles phosphorescentes de Navel collées au plafond et alors sans le faire exprès je pense à lui, je me dis que ça le dégoûterait sans doute de savoir que je pense à lui dans un moment pareil, alors qu'un type s'épuise sur moi. J'ai remarqué qu'un petit groupe d'étoiles fait comme un cœur. Je l'ai appelé la constellation Navel, dans ma tête.

Quand le garçon a terminé, je me ressers un verre de vin. Je prends vite une douche parce que sentir comme lui, ça me dégoûte.

Il y en a qui veulent rester, ce sont les pires, ceux qui pensent qu'on a peut-être des choses à se raconter. Je

suis obligée de les chasser. Parfois, c'est moi qui m'en vais. Je claque la porte et je vais faire un tour en fumant quelques cigarettes. Ils se retrouvent idiots et seuls. On en est tous là.

Aujourd'hui, j'ai tenu jusqu'à seize heures contre ce corps inconnu et puis j'en ai eu marre de toute sa présence molle alors je suis descendue jusqu'au lac. C'est samedi. Il fait très lourd pour un mois de mars.

On sort pour sortir, on court pour souffrir, on loue des barques, on pousse des tricycles.

Deux étourneaux se disputent dans l'herbe le cornet de glace d'un enfant maladroit. Il a dû tellement pleurer. Quelque part dans le sol les larmes de cet enfant.

Un homme en slip de bain est étendu bras en croix. C'est Jésus en hyperthermie.

Un type et son chien dérivent dans une barque baptisée Astérix. L'homme est allongé, il dort. Le grand chien, une sorte de demi-loup couleur crème, est assis, à l'affût, pas rassuré. Le bateau glisse en plein soleil. Dans la tête du chien, le combat de sa fidélité et de la soif.

Je pense à Ferdinand Griffon, le petit dalmatien d'Ari et Lodka. L'autre jour, nous l'avons promené tous ensemble. Nous sommes devenus une famille qui sort le chien le dimanche. Nous sommes devenus, je crois, importants les uns pour les autres.

Pour arriver chez Lodka, on passe devant un manège et un marchand de glaces.

Et c'est exactement ça, c'est tout elle : le vertige et le sucre.

Dans une autre barque, un type torse nu, un peu gros et bronzé, rame pour impressionner la fille avec lui. Elle est si mince qu'il pourrait la dévorer. L'ogre cesse de ramer, ils sont tous les deux en plein milieu du lac. La confiance de cette fille. La confiance que je n'aurais pas.

Sous le banc où je suis assise, une fourmi vivante transporte une fourmi morte. De temps en temps, elle la pose et part inspecter un rayon de quelques centimètres autour d'elle puis revient la chercher. Il s'agit peut-être de quelque chose de religieux, un rite de fourmis. Pendant l'une de ses rondes, le vent se lève soudain et emporte le petit cadavre. Elle le cherche un moment, ses mouvements rapides et répétés suggèrent de la panique et de l'angoisse. Mais on accorde ici trop d'humanité aux insectes.

L'homme au chien s'est redressé dans sa barque et me regarde.

J'entends le tonnerre au loin. Je ne suis pas la seule, les gens s'éparpillent. C'est drôle ce bruit et ce parfum d'orage alors que sur la peau ça respire encore le sucre du soleil.

Je voudrais écrire à Navel mais nous sommes un peu fâchés, j'ai oublié pourquoi. Dans le doute, je continue de ne rien dire.

À la place, j'écris à Lodka.

Je lui écris à propos de la fourmi. Mais elle est en train de jouer là, c'est idiot de lui écrire à propos de la mort d'une fourmi. Nous sommes samedi après-midi, Lodka

joue le volcan devant d'autres gens que moi, et l'orage gronde.

Ma mère m'appelle. Elle n'appelle jamais. Qu'est-ce qu'elle veut ? J'ai oublié sa dédicace qui était aujourd'hui. Je ne suis pour elle qu'une source de déception, la pauvre.

Sur le lac, les premières gouttes de pluie frétilent. On ne peut pas voir leur chute, seulement l'atterrissage.

Je me demande si le garçon aux cheveux doux est encore chez moi, et s'il attend que je revienne. En fait, aujourd'hui, j'aimerais bien.



Brune Farrago fut mise au monde vingt et un ans avant la Guerre, blonde comme le soleil, en plein mois d'août. Si blonde qu'on pouvait dire qu'elle en était chauve. Ce même jour – le douze – et à la même heure – dix-huit heures quinze – quelque part plus au sud, naissait le petit Navel Senza, potelé et hurlant.

Au même moment, Lodka Place préparait sa rentrée en CP, elle choisissait dans un hypermarché un cartable bien rose et bien fleuri.

Tandis qu'Ari Saint-Thomas, adolescent sans problème, faisait des longueurs dans la piscine de ses parents.

Mais ça, Brune l'ignorait encore. À cette époque, elle ignorait tout à part le désir.

Line et Antoine Farrago se voulaient jour et nuit au-dessus de leur enfant unique, parfait et tant attendu, répondant à toutes ses demandes, imperméables aux conseils des infirmières, des belles-mères, des encyclopédies.

Tout tournait autour du soleil Brune, et Brune, comme tout bon soleil, rayonnait.

Et puis, un dimanche, Antoine Farrago glissa sur une flaque d'eau et mourut dans l'instant.

Line ne sut pas comment le dire à Brune, qui avait trois ans. L'enfant demanda à sa mère plusieurs fois les raisons du vide soudain au bout de ses petits bras tendus, mais Line ne répondait rien d'autre que de grosses larmes silencieuses.

Alors Brune, révoltée, cessa de manger.

Line dénicha, dans les rayons d'un bouquiniste sur les quais, un livre intitulé *La menace de suicide chez le jeune enfant*. On y conseillait d'expliquer à ce jeune enfant suicidaire les choses tragiques de façon simple et directe.

Alors elle dit à Brune « Nouné, ma chérie, ton papa est mort ».

Mais Brune ne mangeait pas.

Line dit à Brune « tu ne le reverras plus ».

Elle dit « ton papa a glissé sur une flaque d'eau ».

Brune dit « badaboum » mais elle ne mangeait toujours pas.

Line dit à Brune « il s'est ouvert le crâne et il est mort très vite ».

Elle dit à Brune « ma Nouné, je suis si triste ».

Elle dit « je n'aimerai jamais un autre homme que lui » (elle mentait).

Elle dit « mange, maintenant, je n'accepterai aucun suicide dans cette famille ».

Mais Brune ne mangeait toujours pas.

Brune voulait s'alléger. S'alléger infiniment. Elle voulait s'extraire du poids du monde. Flotter dans l'air. Éviter la lourdeur. Les regrets. Les indigestions. Le mal de dents. L'absence. Les flaques.

Elle voulait devenir légère comme les plumes des paons du zoo, les très belles avec un œil bleu au bout.

Elle voulait être libre comme ces ballons colorés des fêtes foraines, ceux qu'il faut tenir très fort les ongles

contre la paume sous peine de les voir engloutis par un ciel immense. Voilà pourquoi elle ne mangeait pas. Line et les docteurs la maintenaient en vie par tout un système de piqûres et la menaçaient de lui en faire de plus en plus, mais Brune refusait la vraie nourriture, perdue tout entière dans son rêve d'être une bulle de savon.

Un matin miraculeux, Brune découvrit la plus belle façon de s'élever. Elle tomba amoureuse pour la première fois de sa vie ; d'un jeune chat roux entré clandestinement par la fenêtre de leur cuisine. Elle aimait tout chez lui, ses yeux de pleine lune, sa fourrure de citrouille, son museau pâle, ses airs de mauvais garçon. Brune décida qu'il ne partirait plus, et pour cela le baptisa. On ne sait pas pourquoi, mais elle choisit le prénom Olivier. Elle mêlait ses boucles blondes à ses griffes tordues, elle le laissait dormir sur son visage, elle s'enivrait de son odeur de foin.

Le miracle dont on parle se produisit ainsi : comme elle voyait Olivier avoir faim et miauler, elle réclama à manger elle aussi. Comme elle voyait Olivier se soumettre à la loi de la pesanteur, elle s'y résigna elle aussi.

À trois ans et demi, amoureuse transie, Brune Farrago accepta le monde tel qu'il était. Sa lourdeur et sa grâce, ses flaqes et ses chutes, ses guêpes et son chocolat, ses compromis et sa comptine du soir.

Le monde.

Et puis grandir dessus.



C'est le premier matin à La Frontière. Il n'y a qu'un lit, immense, à l'étage de la maison. Ils sont arrivés tard, épuisés, se sont déshabillés et couchés, et maintenant c'est le matin. Les draps trop lourds sont froissés en bas du lit et les peaux nues s'offrent au soleil déjà cruel de l'aube. Les trois corps ne se frôlent même pas.

Celui grand et maigre d'Ari Saint-Thomas, avec ses muscles longs de danseur, s'étale du côté gauche, le visage comme toujours gribouillé de cheveux trop longs.

Tout à droite, près de la fenêtre ouverte, celui plus maladroit de Brune Farrago, ses hanches larges et ses petits seins, sur lesquels courent des cheveux dorés.

Au milieu d'eux gît celui de Lodka Place, son ventre constellé de rousseur et de transpiration se soulève et se baisse au ralenti. Rien ne dérange le tableau. Pas un insecte, pas un souffle de vent.

Ils font tous les trois semblant de dormir.

Lodka, la première, se décide à bouger, elle descend à la cuisine préparer le petit-déjeuner, ne trouve qu'un vieux paquet de café. Ferdinand Griffon qui jouait avec un bout d'écorce au fond du jardin galope, maladroit, jusqu'à elle. En haut, toujours au lit, Ari et Brune

partagent une cigarette en se racontant leurs rêves de la nuit, comme ils avaient pris l'habitude, avant, de le faire au téléphone.

Ari prend des notes comme un possédé.

Une douche glacée soulage quelques secondes de la canicule, et ils prennent leur café à l'ombre d'un grand tilleul. Personne ne s'est habillé. Ils rient de cette situation, mais pas trop longtemps car rire leur donne chaud. Et le café par-dessus.

Ils font des listes de courses, Brune a découvert un vieux vélo, elle ira au village chercher des choses à cuisiner. Ou peut-être juste des fruits.

La paresse les envahit soudain.

La vieille radio à piles n'accepte de diffuser que de la musique classique, Ari fredonne sur tous les airs et explique la vie de chaque compositeur, ce qui énerve un peu Lodka qui aimerait écouter la radio tranquillement. Brune, elle, est ravie.

Elle adore apprendre des choses d'Ari, il lui fait penser à Jérémie, dans sa façon de toujours tout connaître sur tout. Brune aimerait pouvoir se rappeler de ce qu'il lui enseigne, la vie de Debussy, le nom des arbres du jardin, l'histoire des églises, la recette du risotto aux cèpes. Mais tout s'évapore, toujours, dès qu'elle pense à autre chose. Le moindre bruissement de feuilles peut lui faire perdre le fil. Line dit depuis toujours qu'elle a la capacité de concentration d'un petit pois.

Alors au lieu d'une mémoire, elle possède un cahier sur lequel elle s'applique à écrire tout ce dont elle aimerait se souvenir.